

D EPUIS quelques mois, la presse française au grand complet, de « Best » au « Monde », n'arrête plus de parler de lui. Etienne Daho est devenu l'événement, le phénomène qu'on s'arrache. On The Rocks mène l'enquête...

— A l'heure où tant d'« artistes » font profession d'essayer de conquérir les charts en réduisant leurs compositions au plus petit commun dénominateur de l'ensemble des goûts de la planète, le mot « simplicité » est devenu hautement suspect, chargé de relents nauséabonds (qui a dit que l'argent n'a pas d'odeur ?). Il semble n'être plus qu'un lointain écho du mot « tiroir-caisse ». Alors, comment Etienne Daho a-t-il fait pour séduire en un clin d'œil toute l'« intelligentsia » de la critique française, alors qu'il brandit cette même simplicité comme manifeste ?

Tout simplement parce que cette simplicité (à juste titre) si souvent décriée, il la revendique comme un

DAHO AU FUTUR SIMPLE

but et non comme un moyen. Difficile dès lors de mettre en doute l'authenticité de son propos. Mélodies évidentes, histoires d'amours et de désirs, toutes simples, toutes bêtes. Plus vraiment du rock, mais surtout pas de la variété ! A première vue, Daho n'avait rien à dire, rien à montrer. Il a séduit parce qu'il n'avait rien à cacher. Paradoxal ? pas vraiment...

□ Est-ce que tu te sens représentatif d'une nouvelle manière de considérer l'amour, qui serait propre à 84 ?

— En fait, on m'a dit que j'avais fait un album chaste. Je crois au contraire qu'il est plein de désirs, d'appétit sexuel. Si on suivait vraiment ce que j'ai dans la tête, ça donnerait une France complètement dépravée ! (rires). En tout cas, beaucoup plus éclatée. Je ne m'embarasse jamais d'aucun tabou. Je pourrais très bien faire une chanson sur la masturbation avec les mots que

j'emploie pour décrire un dimanche matin pluvieux où je me sens bien. D'ailleurs, je viens d'en faire une... (rires). C'est vrai que ces dernières années, ça paraissait complètement idiot et désuet de faire des chansons sur l'amour ou l'amitié. Les choses sont peut-être en train d'évoluer, de redevenir plus simples. Moi, je vois toujours les choses simplement. Ce sont les autres qui compliquent tout. □ Bizarre qu'en étant originaire de Rennes, tu fasses une musique si diamétralement opposée au mythe local, Marquis de Sade, dont la descendance est pourtant innombrable...

— Je faisais partie de toute cette bande, mais j'ai toujours voulu faire

viers, Xavier Geronimi de Ubik à la guitare, l'inévitable Paboeuf, ex-à peu près tout au sax... C'est vraiment l'album des copains, non ?

— C'est important pour moi de travailler avec des gens avec qui j'ai beaucoup d'affinités, beaucoup de goûts communs. Je les connais depuis longtemps. On a grandi ensemble, on a écouté les mêmes choses. J'ai toujours fait partie de cette bande. C'est moi qui organisais les fêtes... Aller à une soirée chez Etienne, c'était bien. Cette époque, c'était un peu la Jet Set sans un rond. On s'est vraiment bien marré. Et puis, grâce aux Transmusicales, beaucoup de groupes ont explosé, et tous ont



L'interrogatoire en règle d'un artiste qui n'a rien à cacher...

des chansons dans la lignée de ce que j'écoutais : Françoise Hardy, Ricky Nelson... J'ai toujours aimé les chansons à climat. *Sunday Morning* du Velvet m'émeut dix fois plus que *Ne me quitte pas*, de Brel. Je n'ai jamais prétendu être un rocker. C'est pourtant la grande mode en France. Tout le monde s'y met : Julien Clerc, Michel Berger, tous tentent de faire croire qu'ils ont toujours été rock. Il y a en France actuellement un complexe du rocker...

□ Sur ton album, on retrouve Frank Darcel, ex-MdS, ex-Octobre, à la production, Arnold Turboust, musicien de studio attitré de la Rennes-connection aux cla-

commencé à se prendre pour des stars. Ils ne parlaient plus que de contrats et d'avances. Ça a vraiment tout gâché. Quand tes potes ne te parlent plus que du contrat qu'ils viennent de signer, même si tu es content pour eux, ça devient vite irrespirable. C'est pour cela que j'ai quitté Rennes.

□ Tu apparais sur ton album sous les traits de deux personnages très différents : d'un côté, le romantique écorché, de l'autre, le dragueur nonchalant. Lequel des deux es-tu vraiment ?

— Bof... Ça dépend des soirs... ■